

- « Sans doute maintenant on ramasse, on partage le butin.
 » A chaque guerrier on distribue une ou deux esclaves.
 » Sisara reçoit de beaux vêtements,
 » Des vêtements de diverses couleurs,
 » Des étoffes richement teintées, pour sa part de butin,
 » Des étoffes éclatantes pour mettre sur mon cou¹. »

Débora ne nous décrit pas la déception et le désespoir de la mère et des femmes de Sisara. Le peintre doit les laisser deviner. Elle termine son cantique par ce vœu énergique.

Ainsi périssent tous les ennemis de Jehovah !
 Mais ceux qui l'aiment, qu'ils soient forts comme le soleil levant² !

Jabin, privé de son armée et de son général, ne pouvait plus résister aux Hébreux. La victoire fut complète : la puissance du roi d'Hazor fut anéantie, Israël à jamais délivré des Chananéens : nous ne les voyons plus reparaitre parmi ses ennemis³. C'est là la meilleure mesure du succès remporté par Débora, Barac et Jabel.

La fidélité des Israélites, après un si éclatant triomphe, dura pendant quarante ans. Au bout de ce temps, ils retombèrent dans l'idolâtrie. L'histoire de leur infidélité, de leurs souffrances et de leur délivrance par Gédéon, est l'une des plus détaillées que contienne le livre des Juges.

¹ Jud., v, 28-30.

² Jud., v, 31.

³ « Opprimebant Jabin regem Chanaan, donec *deherent* eum. » Jud., iv, 24. Le nom des Chananéens du Nord n'apparaît plus dans la Bible que comme souvenir. Quant aux Chananéens du Sud, ils ne furent jamais redoutables. Un pharaon du temps de Salomon leur enleva Gazer, I (III) Reg., ix, 16, comme David avait enlevé Jébus aux Jébuséens. Quelques familles chananéennes, inoffensives d'ailleurs au point de vue politique, se perpétuèrent cependant en Palestine, I Esd., ix, 1, et M. Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, in-16, Paris, 1875, p. 27-44, croit y avoir trouvé de nos jours leurs descendants.

CHAPITRE VII.

GÉDÉON.

Gédéon fut le cinquième juge d'Israël et le plus grand de tous¹. Il était de la tribu de Manassé, et demeurait à Éphraïm, localité située à l'ouest du Jourdain, mais dont la position précise est inconnue. Il appartenait à une humble famille, celle d'Abiézer². Son père s'appelait Joas et était peut-être prêtre de Baal³.

Lorsque Gédéon fut miraculeusement appelé à sauver son peuple, il y avait sept ans que la Palestine était régulièrement ravagée par des pillards. Les Israélites étaient retombés dans l'idolâtrie; ils adoraient Baal et Aschéra⁴. Jehovah les en punit en appelant leurs ennemis d'au delà du Jourdain. Tous les ans, les Madianites, les Amalécites et les fils de l'Orient, c'est-à-dire les Arabes nomades qui erraient dans le désert, à l'est de la Palestine, du côté du Hauran⁵, faisaient des razzias sur les terres des Hébreux.

Les Madianites étaient les principaux et les plus nombreux dans ces expéditions. Quoique descendant d'Abraham par Cétura⁶, ils comptaient parmi les plus irréconciliables

¹ Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., t. II, p. 473.

² Jud., vi, 34; viii, 2. Le texte hébreu porte aussi Abiézer, Jud., vi, 11, 24, où saint Jérôme traduit *familia Esri*. Cf. Jos., xvii, 2.

³ Jud., vi, 27, « *timens domum patris mei*, » et versets 25, 30-31.

⁴ Jud., vi, 25, 27 et suiv.

⁵ Les *Bené-Qédem*, ou *Fils de l'Orient*, désignent toujours dans la Bible les Arabes nomades ou Bédouins qui habitent l'Arabie déserte, depuis la Pérée jusqu'à l'Euphrate. Jud., vi, 3, 33; vii, 12; Job, i, 3; I (III) Reg., v, 10 (Vulg., iv, 30); Is., xi, 14; Jer., xlix, 28 (où *Bené-Qédem* désigne spécialement les *Bené-Qédar* qui habitaient le Hauran), Ezéch., xxv, 4, 10.

⁶ Gen., xxv, 2. Ce qui est raconté, Jud., vii, 13, prouve que les Ma-

ennemis d'Israël. Ils avaient combattu contre lui dans l'armée de Séhon, roi des Amorrhéens¹, et leurs filles, jointes à celles des Moabites, avaient fait tomber les enfants de Jacob dans l'impureté et l'idolâtrie, à Settim, en les initiant au culte de Béelphégor². Moïse, pour les en punir, leur avait fait une guerre sanglante³; mais leur humiliation et leur défaite n'avaient fait qu'accroître leur haine contre leurs vainqueurs. Établis d'abord à l'est du golfe Élanitique, ils devaient être remontés peu à peu vers le nord, pour conduire leurs nombreux troupeaux dans les vastes pâturages qui s'étendent à l'est d'Ammon, de Moab et des tribus israélites transjordaniques⁴. Environ deux cents ans s'étaient écoulés depuis l'échec que leur avait infligé Moïse; ils avaient eu le temps de réparer leurs forces. Excités maintenant par leur haine héréditaire et unis, par amour du pillage, aux Amalécites qui habitaient près d'eux, au

dianites parlaient encore, du temps de Gédéon, une langue semblable à celle des Hébreux.

¹ Jos., xiii, 21.

² Num., xxv, 6, 14, 15, 17.

³ Num., xxxi, 3-11. Cf. xxv, 17.

⁴ Dans l'Arabie, au nord-ouest, on voyait encore du temps d'Aboulféda, près de Tebuok, les ruines d'une ville de Madian. Elle était située sur le golfe Arabique, vis-à-vis de l'extrémité méridionale de la péninsule du Sinaï, à l'est. Comme les Madianites faisaient tout à la fois le commerce des caravanes et la guerre de pillards, la situation de cette ville était on ne peut mieux choisie pour leur trafic. Sur leur commerce, voir Gen., xxxvii, 28, 36. Sur les richesses qu'il leur procurait, cf. Jud., viii, 24, 26; Lindsay, *History of merchant Shipping and ancient Commerce*, 1874, t. 1, p. 25 et 87. La route suivie par les caravanes est tracée sur la carte placée en tête du premier volume de Lindsay. La ville de Madian n'est clairement indiquée que I (III) Reg., xi, 18. Voir Aboulféda, *Géographie*, Paris, 1840, p. 86 et suiv.; Édrisi, *Géographie*, trad. Jaubert, t. 1, p. 328-330, 333. Cf. Ptolémée, *Geogr. Arab. Petr.*, Μαδιάνη; Eusebe, *Onomasticon*, édit. Larsow et Parthey, Μαδιάνη, p. 272; Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., t. II, p. 473-474.

nord de la péninsule arabique, ainsi qu'aux Bédouins du désert, chaque année, ils partaient avant la récolte, sous la conduite de leurs émirs, Zébée et Salmana, et de leurs deux principaux capitaines, Oreb et Zeb, « le Corbeau et le Loup, » deux noms de sinistre augure ou bien deux surnoms indices de leur rapacité et de leur férocité¹; ils poussaient devant eux leurs troupeaux et leurs chameaux, et, dressant au milieu des champs d'Israël leurs noires tentes de peaux de bouc, ils couvraient la terre comme d'innombrables nuées de sauterelles, ravageant tout devant eux, détruisant les récoltes et enlevant les bestiaux.

Ces razzias sont communes en Orient. Pour certaines tribus arabes, le vol et le pillage sont une véritable profession. M. J. L. Porter rapporte la conversation suivante qu'il eut avec un indigène des montagnes du Hauran : « Pourquoi étiez-vous venu à Deir, quand je vous y ai vu? lui demandai-je. — Pour vous piller, me répondit-il froidement. — Et pourquoi ne nous avez-vous pas pillés! — Parce que Mahmoud était avec vous. — Et pourquoi nous auriez-vous traités ainsi? Nous sommes étrangers; nous ne sommes pas vos ennemis. — C'est notre usage. — Et vous dépouillez tous les étrangers? — Oui, nous prenons tout ce que nous pouvons. — Et s'ils résistent ou sont plus forts que vous? — Dans le premier cas, nous tirons sur eux de derrière les arbres; dans le second, nous nous sauvons en courant. — Comment vivent ceux de votre tribu? Ensemencent-ils les champs ou élèvent-ils des troupeaux? — Nous ne sommes pas *fellahin*. Nous avons des chèvres et des brebis, nous chassons la perdrix et la gazelle, et nous volons. — Êtes-vous tous voleurs? — Oui, tous. — Toutes ces réponses

¹ Il y a quelques années, Abd-el-Aziz, le chef des Bédouins d'au delà du Jourdain, était nommé « le Léopard. » Stanley, *Sinai and Palestine*, édit. de 1877, p. 341.

furent faites avec le plus grand sang-froid et comme la chose du monde la plus naturelle¹. »

On pillait en Palestine dès avant le temps d'Abraham. Sinéh, un émigré d'Égypte, réfugié auprès d'un roi de la Palestine méridionale, dit en parlant d'un chef voisin, dans le récit qui nous a été conservé par un papyrus :

175. Il voulait m'enlever chats, chiens, vaches,
176. me prendre bœufs, boucs, taureaux, s'en emparer à son profit...

Sinéh terrasse son ennemi, il le fait prisonnier et le traite comme celui-ci voulait le traiter lui-même :

205. Je consacrai ses femmes à Mentu (le dieu égyptien de la guerre)...,
208. je lui pris ses biens, je divisai en plusieurs parts ses troupeaux;
209. ce qu'il avait l'intention de me faire, je le lui fis.
210. Je m'emparai des choses
211. qui étaient dans sa maison; je dépouillai sa demeure,
212. je gagnai des trésors et des richesses, j'acquis beaucoup de bétail².

De même qu'au temps de Sinéh, ainsi au temps des Juges, ainsi au temps de David, ainsi encore aujourd'hui. David pillait les Amalécites et les Amalécites le pillaient³. Les descendants de ces derniers et ceux des Bédouins ravagent

¹ J. L. Porter, *Five years in Damascus*, 1855, t. II, p. 96. — Au mois de mai 1895, en visitant, au vieux Biskra, une maison en terre, habitée par un Arabe peu fortuné, celui-ci, pour m'expliquer son dénuement, me dit cette parole typique : « Je n'ai pas eu le bonheur de pouvoir voler. » C'est pour cette race le moyen naturel de s'enrichir, et elle le considère comme s'il était légitime.

² Goodwin, *Story of Saneha*, dans les *Records of the past*, t. IV, (1876), p. 140-141.

³ I Sam. (I Reg.), xxvii, 8-11; xxx, 1-18.

encore périodiquement la plaine de Jezraël. « Au printemps de 1857, en ce même lieu, dit M. Leslie Porter, j'ai eu l'occasion de voir quelque chose de semblable (à l'invasion des Madianites), quand le chef bédouin, Akeil Agha, rassembla ses hommes et ses alliés après le massacre des Kurdes à Hattin, pour partager le butin. Ils étaient là dans la plaine, aussi nombreux que des sauterelles, et leurs chameaux étaient sans nombre, comme le sable sur le bord de la mer. Quand je fixais mes yeux sur ces figures farouches, sur cette armée tumultueuse, sur ces dépouilles et ce butin, il me semblait que j'avais devant moi la réalité de la scène de l'histoire sainte¹. » « Personne, dit aussi A. Stanley, n'a passé, à notre époque, dans la plaine (d'Esdrélon) sans voir ou au moins sans entendre parler des attaques des Bédouins, quand ils y affluent, venant du désert voisin. Ça et là, sur les bords des fontaines, ou au milieu des touffes d'arbres sur les montagnes, on peut toujours distinguer leurs tentes ou leurs figures sauvages, terreur tout à la fois du villageois paisible et du voyageur inoffensif. Ce que nous voyons maintenant sur une petite échelle n'est qu'une représentation en miniature de la grande invasion d'alors². »

¹ L. Porter, *Handbook for Palestine*, 1875, p. 346.

² A. P. Stanley, *Sinai and Palestine*, 1877, p. 340. — « Les victimes héréditaires des Teyabéh, [tribu du Sinai,] raconte E. H. Palmer, sont les Anazéh, l'une des tribus bédouines les plus considérables et les plus influentes, qui occupent le district autour de Palmyre et à l'est du Hauran. Une fois au moins tous les ans, les Teyabéh réunissent leurs forces, qui s'élèvent souvent à mille fusils et, montés sur leurs chameaux, ils partent pour le pays des Anazéh, qui est à plus de vingt journées de distance. Ils choisissent pour leur expédition la saison de l'année où les chameaux sont dans la campagne pour paître; il est rare qu'ils n'en rencontrent point, loin du camp, quelque grand troupeau, gardé seulement par quelques pasteurs; ils s'en emparent et les emmènent: les Bawaridéh, c'est-à-dire les hommes qui possèdent des fusils, forment la garde tout autour et en arrière; les autres conduisent les bêtes. Quelquefois, rarement pourtant, il arrive qu'ils ont mis leur butin hors d'atteinte, avant

Les Bédouins d'aujourd'hui ressemblent, à s'y méprendre, aux Madianites d'autrefois. Tout, jusqu'à leurs vêtements, rappelle ces derniers : leur costume est le même qu'il y a trois mille ans. Les chefs sont couverts de robes de pourpre ; leurs chevaux et leurs chameaux portent au cou des chaînes d'or et d'argent, avec des ornements en forme de croissants¹ ; leurs femmes sont parées de colliers, de pendants d'oreilles et de *nézem* ou anneaux suspendus au nez².

La plaine de Jezraël a toujours exercé sur les enfants du désert une fascination irrésistible. De temps immémorial, au commencement du printemps, ils traversent le Jourdain

que les propriétaires aient été prévenus de l'invasion ; souvent, ils sont vivement poursuivis, forcés d'abandonner leur proie et de se sauver au plus vite. Dans leur dernière incursion, les Teyabéh avaient enlevé plus de six cents bêtes. » E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, 1874, t. II, p. 295 ; cf. p. 339.

¹ שַׁהֲרֹנִים, *šaharônîm*, dit le texte, Jud., VIII, 21, 26, « des croissants. » Cf. Is., III, 18. La Vulgate a traduit *ornamenta ac bullas*. Cf. aussi Stace, *Thébaïde*, IX, 687. — « L'usage d'orner le cou des chameaux n'est pas perdu, dit M. de Saulcy, et dans la Syrie, quand on rencontre de ces animaux harnachés, on est à peu près assuré d'avance qu'on leur verra un collier. Celui-ci est fréquemment formé de fils d'une petite coquille blanche du genre des porcelaines, et qui sert de monnaie sous le nom de *cauri*, sur toute la côte occidentale d'Afrique. Je ne puis affirmer positivement que j'aie rencontré des chameaux portant suspendu à leur collier un croissant de cuivre, je crois cependant bien me le rappeler. Ce que tout le monde sait aussi bien que moi, c'est que l'usage de ces croissants de cuivre s'est conservé dans le harnachement militaire de la cavalerie moderne. » *Dictionnaire des antiquités bibliques*, in-4^o, Paris, Migne, 1859, col. 441. — Tous ceux qui ont voyagé en Orient ont remarqué les harnais ornés de coquillages qu'on fabrique surtout dans les bazars de Damas et qui servent aux chevaux. Quant aux chameaux, j'en ai vu, en particulier sur la route d'Alep à Alexandrette, de longues files qui portaient au cou de magnifiques ornements en coquillages avec des touffes de laine teintes de diverses couleurs.

² Jud., VIII, 24-26. « The Beni-Sakk'r, dit M. Tristram, are true Midianites in all their habits. » *The land of Moab*, 1873, Pref., p. IV. — Pour le *nézem*, voir t. I, Figure 34, p. 508 et plus loin, Figure 22, p. 152.

et se dirigent vers Bethsan, qui, pour eux, est comme la porte du ciel¹. La plaine de Jezraël est bien en effet un petit paradis et digne de son nom de « semence de Dieu. » Elle charme tous les voyageurs par la richesse de son sol et l'exubérance de sa végétation. Cette exubérance est telle, qu'un homme à cheval y disparaît presque, au milieu des hautes herbes. En avril, le blé ondule dans la vaste campagne. Quand je l'ai parcourue, à la fin de mars 1888, toutes les parties qui n'étaient pas ensemencées, étaient littéralement tapissées de fleurs : anémones rouges, marguerites blanches, etc. On aurait dit un véritable jardin ou un parterre.

A l'époque de Gédéon, les Madianites, enhardis par leurs succès et profitant de l'abattement des Israélites qui, affolés de terreur, ne songeaient même pas à résister, mais se réfugiaient sur les montagnes ou se cachaient dans les cavernes ; les Madianites, non contents de dévaster la plaine de Jezraël, poursuivaient leurs incursions jusqu'à l'extrémité sud-ouest du pays, à Gaza, pillant tout sur la route qui traverse la Palestine en diagonale, de Bethsan jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Leurs déprédations devinrent enfin tellement intolérables, que les Hébreux sentirent la nécessité de se convertir. Ils implorèrent le secours de Jéhovah ; dans sa miséricorde, il ne tarda pas à les exaucer et suscita Gédéon pour les délivrer de leurs ennemis.

C'était vers la fin d'avril ou aux premiers jours de mai. On signalait déjà sans doute l'approche des ennemis et Gédéon était occupé, à Éphra, à battre dans le pressoir le blé, à peine demi-mûr, pour le soustraire aux hordes des Bédouins. Les pressoirs, en Palestine, se composaient de

¹ Rabbi Simon ben Lakisch, disait : « Si le paradis doit se trouver en Palestine, la porte en est à Bethsan. » *Bab. Erubin*, f. 19.

deux sortes de cuves¹, de niveau différent, comme on peut le voir encore aujourd'hui par ceux qui, ayant été taillés dans le roc, subsistent jusqu'à présent². On foulait les raisins dans la cuve supérieure, et le jus coulait, par une rigole creusée dans la pierre, dans la cuve inférieure, généralement plus grande, et où l'on pouvait cacher hommes et provisions³. Afin de n'être pas remarqué par les Madianites, qui rôdaient déjà peut-être aux alentours, Gédéon dépiquait les épis, non dans l'aire, mais dans le pressoir, et renfermait probablement ensuite le grain dans la cuve destinée à recevoir le vin.

Près du rocher⁴ où avait été creusé le pressoir, s'élevait un grand térébinthe qui appartenait aussi à la famille de Gédéon. Pendant que celui-ci se livrait à l'opération dont nous venons de parler, un envoyé de Dieu lui apparut sous le térébinthe et lui annonça qu'il était choisi pour délivrer Israël. Barac avait été appelé à sa mission par une prophétesse; cette fois, c'est Dieu qui intervient en quelque sorte directement en la personne d'un de ses anges. Cet ange donna au futur libérateur du peuple une marque de sa puissance,

¹ Quelquefois de trois. Voir la note suivante.

² Robinson en décrit deux encore subsistants, l'un à Habléh, dans la Palestine centrale, et l'autre dans le Liban, *Biblical Researches*, t. III, p. 137 et 603. On peut en voir aussi dans le jardin des Pères Franciscains à Koubeibéh, où les pèlerins de Terre Sainte font ordinairement un pèlerinage. Dans ce jardin, il y a quatre ou cinq pressoirs creusés dans le roc vif; ils se composaient chacun de trois parties: d'une cuve ronde plus élevée que le reste, où l'on foulait le raisin ou bien les olives; d'un réservoir placé plus bas, à droite, où coulait le moût, et enfin plus bas encore d'une autre cuve ronde, où reposait soit le vin soit l'huile.

³ La cuve supérieure s'appelait proprement גַּת, *gat*, γὰρ, Apoc., XIV, 20, et l'inférieure, יֶגֶב, *yégeb*, βραχίον, Marc, XII, 1. Voir Joël, III, 13, etc. Gédéon battait le blé dans le *gat* ou cuve supérieure, Jud., VI, 11. Zeb, tué dans un pressoir, comme nous le verrons plus loin, p. 146, s'était caché dans la cuve inférieure, *yégeb*, Jud., VII, 25.

⁴ Jud., VI, 20.

en faisant consumer par un feu miraculeux, le pain et le chevreau que Gédéon lui avait apportés¹. La nuit suivante, Dieu commanda à ce dernier, afin que son peuple ne fût pas, par son idolâtrie, indigne de sa protection, de renverser l'autel de Baal et de couper l'*aschéra*, c'est-à-dire le tronc d'arbre qui était le symbole de la déesse, ou bien les arbres mêmes qui lui étaient consacrés². Il lui commanda aussi de se servir du bois coupé pour offrir en holocauste un taureau qu'il lui désigna³. Gédéon exécuta ces ordres. Le peuple, irrité de sa conduite voulut le lapider; mais son père, converti sans doute par l'apparition céleste que son fils lui avait racontée, apaisa la fureur populaire en disant que si Baal avait été offensé, c'était à Baal à se venger lui-même, ce qui fit donner à Gédéon le nom de Jérobaal, dont la signification est: « que Baal se venge⁴. »

¹ Pour lui offrir à manger, parce qu'il ne savait pas que c'était un ange, disent les uns (Voir Calmet, *Commentaire littéral, Les Juges*, 1720, p. 99), pour offrir un sacrifice à Dieu, disent les autres, en plus grand nombre. Si l'on accepte ce dernier sens, voir la réponse aux objections qu'il soulève, dans saint Augustin, *Quæst. in Jud.* 35 et 36, édit. Gaumé, t. III, col. 935-936. Mais observons que les détails donnés, Jud. VI, 19, indiquent un repas, non un sacrifice, car dans le sacrifice on n'apportait pas la victime cuite. Le mot מִנְחָה, *minha*, de l'original, traduit par la Vulgate *sacrificium*, Jud., VI, 18, 26, outre le sens de « sacrifice non sanglant, » a le sens général de « don, offrande, » dans un grand nombre de passages, Gen., XXXII, 14, 19, 21 (Vulg., ŷ. 13, 18), etc.

² Voir plus haut, p. 88.

³ Il est probable, d'après le verset 26 du chapitre VI, qu'il ne s'agit que d'un taureau et non de deux, dans le verset 25. Les mots « le second (Vulgate: autre) taureau de sept ans » n'ont pour objet que de déterminer exactement le taureau qu'il demande. Cette indication minutieuse est bien une preuve de la véracité du récit. Plusieurs commentateurs ont cru, mais sans preuve positive, que ce second taureau était destiné par Joas à être offert en sacrifice à Baal.

⁴ Littéralement « que Baal plaide. » Le mot de Joas était d'autant plus sanglant et le surnom donné à Gédéon d'autant plus injurieux pour Baal, que Jérobaal était un des noms de l'Hercule phénicien. Movers, *Die Phö-*

Pendant que ces événements s'accomplissaient à Éphra, les Madianites avaient recommencé leurs incursions et étaient allés camper au centre même de la riche plaine de Jezraël, non loin des lieux où avait été battu Sisara. Le nouveau Juge d'Israël, revêtu de l'esprit de Dieu, fut alors derechef encouragé à prendre la défense de son peuple par le double miracle de la toison, qui se trouva d'abord inondée de rosée sur la terre sèche et ensuite sèche sur la terre humide. Il réunit donc à la hâte les hommes des tribus voisines, en premier lieu ceux de Manassé, puis ceux de Zabulon, de Nephthali et d'Aser, accourus de l'autre extrémité de la plaine¹; il partit aussitôt du sud et il alla camper de nuit², avec ses troupes, sur le versant septentrional du mont Gelboé, où devait plus tard périr Saül. Il voyait de là les tentes des ennemis, dressées dans la plaine qui s'étendait à ses pieds. Les soldats de bonne volonté qui s'étaient joints à lui étaient au nombre de trente-deux mille. Tout le monde sait comment Dieu les fit réduire à trois cents.

Gédéon, conformément à la loi du Deutéronome³, engagea d'abord les timides à se retirer : les Israélites avaient en ce

niziér, t. 1, p. 434. Cf. aussi le passage de Philon de Byblos, dans Eusèbe, *Præparat. Evangel.*, 1, 9, t. XXI, col. 72; mais l'application est douteuse. Nous trouvons le nom de Jérobaal sous la forme de *Yerubéset* (dans l'hébreu II Sam., XI, 21), laquelle semble encore plus méprisante, **בִּשֶׁת**, *bôset*, signifiant « ignominie » et « idole. » Isboseth et Méphiboseth sont ainsi nommés par un changement analogue, car ils sont appelés I Par., VIII, 33, 34; IX, 39, 40, Esbaal et Meribaal. *Gédéon* signifie *conquérant*, c'est-à-dire « brave guerrier. » Cf. Isaïe (texte hébreu), X, 33. On lit dans Eusèbe, *Præp. Ev.*, 1, 9, t. XXI, col. 72, que Sanchoniaton parle d'un « Hiérombal, prêtre du Dieu Jevô. » Plusieurs y ont vu le nom de Jérobaal, mais l'histoire des deux personnages n'est pas la même. Ewald, *Geschichte des Volkes Israels*, 3^e édit., t. II, p. 536.

¹ La tribu d'Issachar, au milieu de laquelle campait l'ennemi, n'est pas nommée.

² Jud., VII, 1.

³ Deut., XX, 8.

moment sous les yeux l'innombrable multitude des ennemis; le cœur faillit à la plupart : vingt-deux mille s'en allèrent. Il en restait encore dix mille, autant que Barac en avait sous ses ordres pour vaincre Sisara. C'était trop encore : Jéhovah voulait manifester sa protection et sa puissance d'une manière éclatante, en remportant la victoire, pour ainsi dire, sans armée.

Au pied du mont Gelboé, au nord-ouest, coule une source très abondante, appelée aujourd'hui Aïn-Djaloud, et autrefois Aïn-Harod¹ ou « source de la terreur, » à cause sans doute de l'événement qui s'y accomplit du temps de Gédéon. Elle sort de dessous un gros rocher, creusé intérieurement comme une caverne, et surplombant au-dessus du grand bassin, de forme demi-circulaire, où l'eau se répand en nappe, et où jouent de nombreux poissons. Elle se divise ensuite en deux canaux².

Dieu commanda à Gédéon de conduire ses soldats à cette fontaine, et de renvoyer dans leur famille tous ceux qui ne se contenteraient pas de boire dans le creux de la main. Quand il eut exécuté les ordres du Seigneur, il ne lui resta plus que trois cents hommes.

Il fallait un grand courage et une foi plus grande encore pour oser attaquer avec une troupe si insignifiante une innombrable multitude. Les cent trente-cinq mille ennemis remplissaient toute la plaine. Leur camp s'étendait au nord³ du

¹ La Vulgate l'appelle *Harad*, le texte hébreu *Harod*, Jud., VII, 1. Cette fontaine n'est mentionnée nulle autre part, dans la Bible, sous le même nom. Une localité, appelée Harod, est seulement indiquée, II Sam. (II Rég.), XXIII, 25, comme la patrie de deux héros du temps de David. La localité devait tirer son nom de la source mentionnée par les Juges ou *vice versa*. Cette source porte un autre nom, celui de « fontaine qui est à Jezraël, » I Sam. (I Rég.), XXIX, 4; du moins cette identification est-elle très probable.

² Cf. V. Guérin, *Description de la Palestine, Samarie*, t. 1, p. 380.

³ Au nord, par rapport à Gédéon, comme le porte expressément l'hé-